

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Le soleil en se montrant pour la première fois cette année escorté du froid de l'hiver, autorise plus que jamais ces oppositions et ces bizarreries de costume qui se produisent inévitablement au renouvellement de chaque saison. Aussi avons-nous voyagé sur un chemin de fer avec une ravissante personne qui, sur une robe de mousseline blanche, portait une longue casaque de velours noir, et avait, comme coiffure, un chapeau de paille d'Italie à bords retombants et orné d'une onduleuse plume noire.

Ces petits chapeaux ronds qui sont la coiffure obligée des environs de Paris, comme des excursions plus lointaines, ont presque conquis en ce moment leur droit de cité. Ils sont toujours admis et autorisés pour les très jeunes filles, mais les jeunes femmes elles-mêmes, lorsqu'elles sont jolies surtout, se permettent très bien de les porter dans la ville avec cette restriction sous-entendue, qu'elles n'y sont qu'en passant et pendant la durée d'un séjour à la campagne.

Une jolie jeune mère, entourée de plusieurs charmants enfants, avait une robe de soie noire tout unie, une casaque pareille retombant presque jusqu'au bas de la robe et un chapeau rond à bords relevés, en paille noire, entouré d'une plume frisée, dont le bout très long était rejeté en arrière.

Le piqué blanc est toujours très en faveur, deux jeunes sœurs en avaient deux toilettes complètes; jupe et pardessus brodés en soutache noire. Leurs chapeaux de tulle blanc, à fonds mous, étaient ornés en dessus de la passe et en dessous, de couronnes de primevères de velours noir.

Une délicieuse petite fille de cinq ans avait une robe de mousseline de soie à raies grises, une longue casaque de soie noire dessinant bien sa gentille taille et un chapeau de paille d'Italie orné de velours et d'une plume blanche et noire. Sa magnifique et soyeuse chevelure blonde, disposée en lourdes nattes, était gracieusement enroulée derrière sa tête.

Une robe de taffetas vert, garnie à une hauteur de 40 centimètres, d'un plissé à la vieille dessinant de larges dents pointues, un châle de cachemire noir garni d'un double volant de dentelle de Cambrai, et un chapeau de paille d'Italie orné d'une cordelière de paille formant un nœud gracieux du côté droit, s'enroulant du côté gauche autour d'une touffe de violettes mélangées à du feuillage

de lierre et se terminant par deux glands de paille, composaient une toilette de visite très remarquée ces jours-ci dans le salon d'une de nos plus aimables parisiennes.

Le même jour, une autre personne très distinguée portait une robe de taffetas Pompadour fond blanc aux dessins les plus gais et les plus frais, faite à jupe unie et à taille plate. Sur les épaules, elle avait un châle de dentelle lama du dessin le plus riche, et son chapeau à bord de paille de riz, à fond de tulle blanc recouvert de tulle noir, était garni d'une bride de taffetas noir, d'une couronne d'églantines roses et d'un bavolet de haute dentelle retombant sur un bavolet de tulle.

Le noir et toutes les couleurs de deuil nous sont tellement devenues familières par obligation ou par goût, qu'il n'est guère de réunion où l'on n'en puisse noter plusieurs. Dans le salon de la baronne de P..., par exemple, où nous avons remarqué les deux toilettes que nous venons de citer, s'en trouvaient en même temps une de grand deuil, mais d'un deuil plein de coquetterie, et trois autres de demi-deuil d'une grande distinction.

La première était tout en barège. La robe avait sept volants, chacun de ces volants surmonté d'un bouillon et d'une tête, et garni d'une petite guipure au bord du volant et au bord de la tête. La robe, froncée à la vierge, était recouverte d'un petit fichu garni de volants comme la robe, croisé, mais entr'ouvert à la naissance du cou où il laissait entrevoir un tout petit collier de jais. La ceinture, gros grain, était attachée par une agrafe de jais taillé, pareil à la broche et aux boucles d'oreille. L'écharpe double, c'est-à-dire repliée à sa partie supérieure, était ainsi garnie de deux grands volants à têtes sur lesquels en étaient posés de plus petits, bordés chacun d'une petite guipure. Le chapeau de tulle noir, à fond mou et à brides de taffetas, avait en dessus de la passe une guirlande de gros jasmin de soie noire, et dans le bandeau, des touffes de jasmin mélangées à des pompons de blonde noire.

Deux des toilettes de demi-deuil se composaient de robes de moire antique, l'une gris-poussière et l'autre gris-perle, de châles de cachemire l'un brodé, l'autre uni, mais entouré d'une petite passementerie de jais, et tous les deux garnis de volants de dentelle de la fabrication remarquable de MM. *Ferguson*, 40, rue des Jeûneurs; de chapeaux, l'un de crin noir orné d'un grand saule, et d'un simple bandeau de blonde noire; l'autre de tulle blanc recouvert de tulle noir, et orné d'une guirlande de feuilles de lierre de velours noir, et en dessous, de feuilles pareilles et d'un nœud de dentelle; de gants de chevreau gris brodés de noir.

La troisième toilette, plus claire encore, était une robe

de taffetas fond blanc chiné de mauve, à jupe unie, mais à petites poches encadrées de passementerie, à corsage plat et uni, mais orné de bretelles de passementerie à médaillons, à très large ceinture nouée sur le côté plus bas que la taille et terminée à ses deux bouts par une galerie à jours et de hauts effilés. Le châle était un de ces châles lama si souples, si unis de tissu, si variés de dessin par lesquels, grâce à MM. Ferguson, l'usage de la dentelle se trouve si heureusement généralisée chez nous, et mis à la portée des femmes dont les goûts délicats dépassaient autrefois les possibilités d'un budget restreint. Le chapeau, de crin blanc, était orné de blonde blanche et de branches de glycine, et les gants étaient mauves brodés de noir.

Quelques jeunes filles portent en ce moment, à la ville, à la place de leurs chapeaux de paille, de petits toquets de velours, comme on en remarque dans les magasins des modistes en renom, ceux-ci ornés d'une aigrette sur le milieu du front et entourés d'une longue plume blanche.

Les chapeaux que prépare, pour la saison nouvelle, madame Plé-Horain, 27, rue de Grammont, ont à peu près la même forme que par le passé, mais ont presque tous un mélange de velours; d'autres sont tout entiers de velours royal ou de velours d'Afrique. En voici quelques-uns choisis au milieu d'une grande variété.

L'un, à bord de taffetas noir coulé, a un fond de tulle un peu arrondi et tout couvert de petits velours ponceaux, une traverse de velours noir tuyautée et barrée de petits velours ponceaux, un bavolet de velours assez haut et un peu froncé. En dessous, un bandeau de blonde monté sur une pointe de tulle roide, avec des feuilles de velours ponceaux et des brides noires.

Un autre, de tulle blanc, a un bord et une calotte de velours pensée, un bavolet de velours pensée, sur la passe de tulle sont deux barrettes de velours noir, la première beaucoup plus longue que la seconde, et garnies chacune d'une dentelle seulement à l'une de ses extrémités; du côté droit à celle de devant, et du côté gauche à celle de derrière. Sous celle-ci est une coque de velours d'où retombe un grand bout. Les brides sont de taffetas noir.

Un autre encore de velours épinglé blanc à passe assez resserrée, a en dessus une traverse de taffetas vert posée en biais et qui retient sur le côté une sorte de nœud fait d'une chicorée, moitié de ruban vert, moitié de dentelle noire. Ce nœud est posé en biais sur le côté gauche et laisse échapper en arrière un bout de ruban noir. Le bavolet vert est bordé d'un biais et formé de plis symétriques divisés en trois groupes: les brides sont blanches, à droite est entre le bandeau de blonde et la passe, un ruban vert tuyauté, et à gauche en dessous de la blonde, une torsade noire d'où retombent deux bouts. Tout autour de la passe est une petite dentelle noire, et les brides sont blanches.

Les bonnets Charlotte Corday, avec touffes de fleurs et écharpes de rubans, font de très coquettes coiffures de dîners et de réceptions, et des coiffures un peu plus jeunes ou plus habillées encore, dans lesquelles excelle madame Plé-Horain, sont des couronnes irrégulières de dentelles ou de rubans, dans lesquelles sont intercalés des groupes de fleurs ou de fruits.

Ces fleurs et ces fruits empruntent au talent de madame Petit-Perrot, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, la vérité et l'éclat de la nature, mais de la nature choisie et délicate. Nous avons vu chez elle des couronnes de mariées d'une disposition toute particulière de fleurs d'acacia et d'oranger s'arrêtant sur les côtés, et de délicieuses coiffures de bal avec nœud sur le front, cache-peigne en arrière, et longues branches des côtés, ou bien encore tout à fait fermées en arrière par des branches de fleurs et de feuillage entrelacées en forme de résilles. L'une de celles-ci était de chèvrefeuille et d'églantines, et une autre de cerisier et de lilas blanc.

Une mariée à laquelle madame Petit-Perrot avait fourni plusieurs de ses coiffures, a demandé à la maison de commission Lassalle et C^{ie}, 1, boulevard des Capucines, sa robe de mariée qui a été exécutée avec un soin particulier, sous la direction de cette maison justement renommée.

Cette robe était de taffetas blanc à corsage décolleté, mais recouvert pour la cérémonie, par une petite pèlerine garnie de deux rangs de dentelle faisant berthe, et surmontés d'une ruhe de ruban découpé. Le bas de la jupe était garni de cinq volants alternés de taffetas et de dentelle, et au-dessus de cette garniture droite étaient posés en draperie dessinant de grands festons arrondis, quatre rangs de dentelle et de taffetas alternativement placés, et le tout surmonté d'une ruhe découpée. Dans le creux de chaque grand feston était un nœud de large taffetas blanc à très longs bouts.

Parmi les bijoux de la corbeille était un bracelet d'une magnifique simplicité, fourni également par la maison Lassalle. Il était composé de plaques de corail pâle entourées tout autour de pendeloques pointues et mobiles.

Le cachemire n'a jamais été aussi utile que pendant cette saison anormale où le vent et le froid sont les compagnons presque inséparables d'une illusion d'été. Les châles longs, fonds noirs et fonds blancs, sont toujours les mieux portés. Ceux dont on voit ensuite un plus grand nombre sont à fonds ponceaux ou amarantes.

Nous avons vu choisir au Persan, 74, rue de Richelieu, où l'on rencontre en même temps que les châles les plus souples de tissu et les plus variés de coloris des châles de cachemire à riches broderies orientales d'or, et de couleurs vives et chatoyantes, un autre genre de châle tout à fait original, et d'un modèle tout particulier. Le fond en est blanc, d'un tissu soyeux, épais et un peu pelucheux, et les dessins, d'un caractère antique, sont noirs.

Jamais les soins de l'hygiène n'ont été aussi essentiels que pendant cette saison indéterminée et malsaine, pour venir en aide aux prescriptions de la médecine ou pour se maintenir en dehors du cercle de sa domination. La sérieuse parfumerie est un des auxiliaires les plus puissants de l'hygiène, et ce fait, depuis longtemps reconnu, est prouvé de plus en plus par l'efficacité de certaines préparations hors ligne de la célèbre parfumerie Violet, 317, rue Saint-Denis.

Son savon de *Thridax* est recommandé par les médecins aux jeunes mères pour leurs enfants et pour elles-mêmes. Il conserve à la peau toute sa douceur et sa souplesse en la nettoyant parfaitement.



de Sade

Jules Daves

612

LE MONITEUR DE LA MODE

Savois, Rue Richelieu 92.

Coutelles de M^{me} Bernard, s. de Rivoli, 102.

Modes de la M^{me} Plé Hoirain, s. de Grammont, 37. M^{me} de Tilman, s. de Richelieu, 104.

Rubans et Garnitures en Passementerie de la Ville de Lyon, s. de la Charité, 4.

Parfums de Violet, s. de S. M^{te} l'Impératrice, s. S^{te} Denis, 314.

Envoi de la M^{me} Commission Lassalle et C^{ie}, s. de la Grande, 37.

Printed at Taitouery Hall.

LONDON at the Review Office, 10, Broad Street Lane. — NEW-YORK F. & C^o General Agent

MADRID P. J. de la Posa

Le *philocome de Violet* aux huiles vierges et aux parfums les plus suaves, a une action bienfaisante incontestable sur les chevelures les plus fatiguées.

La *poudre de riz rosée* et l'eau de beauté de S. M. l'Impératrice, sont des cosmétiques d'une distinction et d'une efficacité incomparables.

Les *fleurs de mai* et les *gouttes de violette* pour le mouchoir sont des parfums exquis qui entretiennent autour de la personne qui les adopte, une atmosphère fraîche et pure, si importante au bon état de la santé physique et de la santé morale.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 612.

TOILETTE DE CHEZ SOI. — Petit bonnet en dentelle garni de touffes de roses.

Robe en taffetas noir garnie de lisérés en taffetas blanc.

Corsage montant, uni, boutonné devant.

Manches à parement à dents bordées d'un volant tuyauté, et un volant tuyauté haut de 2 centimètres garnit la couture de derrière de la manche du haut en bas.

La jupe est montée à petits plis sur le devant, et à larges plis sur les côtés et derrière.

Le bas de la jupe est garni sur une hauteur de 50 centimètres par cinq petits volants tuyautés ayant une petite tête, il reste un centimètre d'intervalle entre chaque volant.

La ceinture en ruban n° 60, est nouée sur le côté avec deux pans flottants.

Les boutons du corsage sont noirs avec un milieu blanc, la ceinture et tous les volants sont bordés d'un liséré de taffetas blanc.

Col en dentelle. Sous-manches bouffantes en tulle avec poignet relevé en dentelle.

TOILETTE DE VILLE. — Chapeau en crêpe blanc garni de dentelle et orné de touffes de pensées. Le bandeau de dessous se compose de grandes pensées.

Brides blanches.

Robe en taffetas ornée de velours noirs, corsage montant boutonné devant.

Taille ronde.

Ceinture en velours noir avec agrafes byzantines, manches composées de deux bouffants retombant, et d'une partie plate bordée d'un velours de 3 centimètres surmonté de trois petits velours d'un centimètre. Sous le velours le plus large est francé un volant très ample garni, à 2 centimètres du bord, d'un velours large, et de trois velours plus petits.

Sur chacun des plis des côtés, il y a une petite poche avec trois velours.

Le bas de la jupe est garni d'un volant de 50 centimètres au dessus duquel il y a un velours de 4 centimètres et trois velours plus petits.

Au bas du volant, au-dessus d'un ourlet de 4 centimètres, il y a un velours de 5 centimètres, et sept petits velours.



Courrier de Paris.

Dussiez-vous m'accuser de faire du roman, au lieu d'écrire un courrier, je veux vous raconter une petite histoire toute fraîche éclosée, comme j'aime à vous en mettre sous les yeux. Elle est toute romanesque, peut-être, cette histoire, mais ce n'est point du roman.

Il y avait donc une fois, et ce n'est pas bien loin de nous, — il y avait donc une fois une petite fille vivant en son village. Elle se nommait Rosine, et en parlant d'elle on disait : « Cette enfant-là a une tête à la diable ! » Et sur ce point il y avait unanimité, moins une voix qui n'était pas celle de Rosine.

Dès sa plus tendre enfance, à l'âge des tartines de raisiné, la petite fille montrait une énergie de fer en toutes choses, ne reculant devant aucun obstacle, pour accomplir ses volontés ; le martinet maternel même ne l'arrêtait pas ; elle en subissait, à de fréquentes occasions, le supplice avec un stoïcisme de Spartiate. Elle ne se donnait même pas la peine de dire comme le philosophe ancien : — Frappe, mais écoute ! — Rosine avait ses raisons pour cela, et une certaine théorie de la désobéissance et de l'entêtement qu'il est bon de signaler :

— Je m'étais aperçue, disait-elle naïvement plus tard, que les coups de martinet ne faisaient point disparaître du prunier les prunes qu'on me défendait de cueillir, ni envoler des haies les oiseaux dont j'ambitionnais les nids. Il me semblait que prunes enviées et nids désirés valaient bien le désagrément d'un petit châtiment ; d'autant plus que j'entendais constamment débiter autour de moi cette morale : Qu'il n'y a point de plaisir sans peine !

Comme ces saints martyrs qui, au milieu de leurs tortures, trouvaient la force de supporter la douleur en songeant à la récompense qu'il y avait au bout, Rosine ne perdait pas de vue, pendant la durée des corrections, les objets qui les lui attiraient. Le châtiment passé et la part faite à quelques larmes, elle s'en venait sans rancune embrasser sa mère et courait ensuite à la conquête de son désir, y mettant d'autant plus de prix que la punition préventive avait été plus rude. Elle avait un caractère croisé de douceur et d'énergie, et c'était là ce qui avait fait porter sur son compte le jugement que j'ai rapporté plus haut.

Une seule personne était indulgente à Rosine : c'était un jeune garçon de son espèce, nommé Jean-Paul, et qui avait une demi-douzaine d'années de plus que Rosine. Quand il entendait tirer sur elle de funestes horoscopes, il répondait en haussant les épaules :

— La fillette vaut mieux que vous ne dites. C'est bon des tempéraments comme le sien ; ça résiste et rien ne fait fléchir ça. Et quand on y joint comme elle, bon cœur et bons sentiments, il y a tout à espérer et rien à craindre.

Jean-Paul, qui parlait de la sorte, avait seize ou dix-sept ans. Il faut ajouter qu'il avait toutes raisons pour aimer des caractères de la trempe de celui de Rosine. Après avoir été l'enfant le plus indocile du pays, il était devenu, comme on dit, un cheval au travail.

Ici se termine la première phase de cette petite histoire que j'ai entendu raconter tout dernièrement dans une

excursion à la campagne, à l'ombre d'une meule de foin qui s'en allait en pain de sucre vers les nuages. Voici la seconde partie :

A trois ans de là, Rosine était devenue orpheline, ayant à sa charge, si on peut le dire d'une enfant de quatorze ans, un petit frère beaucoup plus jeune qu'elle et malade. Rosine réfléchit toute une journée et toute une nuit sur sa situation, puis, prenant son petit frère par la main, elle s'en alla trouver son ami Jean-Paul, et lui dit :

— Tu as toujours bien pensé de moi, je t'en remercie, et à cause de cela je viens te demander deux services que tu ne me refuseras pas. Veux-tu prendre la garde de mon petit, et me donner trente pistoles de la défroque de ma pauvre défunte mère ? Avec ces trente pistoles-là, je veux faire fortune ou acquérir les moyens de faire fortune. Après quoi je reviendrai te demander mon frère, en te remboursant les frais qu'il t'aura coûtés. Est-ce dit... ? Merci, Jean-Paul.

Rosine partit du pays avec l'argent que Jean-Paul lui avait avancé. A cette époque-là, Rosine était, selon l'expression communément adoptée, jolie comme un cœur : richement constituée, avec des épaules bien carrées, de beaux yeux bruns, une chevelure abondante, des dents blanches ; grande, paraissant déjà dix-sept ans, et n'ayant conservé des défauts et des qualités de son enfance que cette volonté inflexible d'aller droit au but par-dessus tous les obstacles, et sans souci ni de la peine, ni des douleurs, ni des larmes qu'il en pouvait coûter. Le but sérieux qu'elle avait résolu présentement d'atteindre ne lui paraissait pas plus au-dessus de ses forces physiques et morales que ne l'avaient été la maraude de quelques prunes et l'assaut d'un nid de pierrots. Pour Rosine, vouloir quelque chose, avoir toujours quelque chose en vue, était aussi naturel que respirer, boire et manger. L'inaction et l'absence d'un but où passer sa vie, étaient des négations de facultés qu'elle n'admettait pas.

Pendant cinq ans, on n'entendit point parler de Rosine au village, Jean-Paul pas plus que personne, ce qui étonnait celui-ci devenu un bon fermier en train d'engranger des meules d'écus. Mais Jean-Paul ne voulait pas douter de Rosine, et se disait que si elle ne donnait pas signe de vie, c'est qu'elle avait ses raisons pour cela. Jean-Paul se résigna donc, si l'on peut appeler se résigner d'attendre chaque matin avec la fièvre, et se dire, chaque soir : ce sera peut-être pour demain. La preuve que Jean-Paul ne se résigna point, c'est qu'il refusa deux beaux partis de mariage, et cassa d'un coup de bâton la tête d'un drôle qui s'était permis d'injurieux propos sur la Rosine.

Il y avait donc cinq années que l'on n'avait point entendu parler de Rosine, lorsqu'elle arriva un matin au village, en équipage modeste pour une si jolie fille, qui s'en revenait de Paris. Pourtant elle avait une robe bien taillée, un bonnet à rubans roses et du linge bien blanc. Sa beauté un peu reposée, flamboyait par-dessus tout cela, comme un drapeau déployé au vent. Rosine alla tout droit à la ferme de son ami Jean-Paul, et après baisers donnés et reçus :

— Voici, lui dit-elle, les trente pistoles que tu m'avais prêtées ; j'estime à 20 écus par an les soins que tu as

donnés à mon petit frère dont tu as fait un vigoureux garçon, ma foi ! C'est donc pour les cinq ans, 400 écus que voici également. Nos comptes sont-ils bien réglés de la sorte ? Pour ce qui est de moi, ne t'en inquiète pas ; il me reste ce livret de la caisse d'épargne où j'ai 500 francs, et dans ma poche, de ce côté, un parchemin de comtesse... si je veux. Rien que ça !

Jean-Paul ouvrit de grands yeux et se sentit froid au cœur. Rosine reprit :

— Je ne savais rien de rien quand je suis partie d'ici, et tu te souviens à quoi je m'étais engagée. Les 30 pistoles que tu m'as avancées m'ont servi à apprendre. En un an je suis devenue une bonne ouvrière ; j'ai travaillé d'abord pour amasser les 30 pistoles que voici, puis les 400 écus que voilà, ensuite de quoi j'ai économisé les 500 francs inscrits sur ce livret. Toute pauvre que j'étais, je suis restée honnête fille, parce que j'ai voulu rester honnête, ce qui est très facile ou très difficile, mais jamais impossible à Paris. J'ai souffert, j'ai eu un peu faim quelquefois, froid souvent, mais j'ai préféré manger mon pain sec que de le tremper de larmes. J'ai triomphé de tout ; le cœur léger, la conscience satisfaite, je suis maintenant libre de retourner à mon atelier où m'attend plus d'ouvrage que je n'en pourrai faire, ou d'aller rejoindre une chaise de poste qui m'attend à un quart de lieue d'ici...

Jean-Paul se leva et se campa devant sa porte.

— Tu as une troisième chose à faire, si tu veux, dit-il à Rosine, c'est de rester ici, dans cette ferme qui sera à toi ; de la conduire vaillamment, avec l'entêtement que tu mets à toutes choses, en te montrant bonne ménagère et toujours honnête femme, sous le nom de madame Jean-Paul. Combien de temps te faut-il pour réfléchir à ce que je te propose ?

Rosine se jeta au cou de Jean-Paul.

— Tout ce que j'ai fait, dit-elle, c'était afin de mériter ce que tu viens de m'offrir. J'avais mis ça là et là, dans « cette tête à la diable, » comme tout le monde disait, et dans ce cœur qui a du bon, comme tu répondais, toi, et tu avais raison !

Si le mariage se conclut, je n'ai pas besoin de vous le dire.

Et voilà l'histoire que l'on m'a racontée et dont j'ai fait mon courrier. C'est une églogue, soit ! Me le pardonnez-vous ?

X. EYMA.

Les travaux du square qui s'étend devant le Conservatoire des arts et métiers, entre la rue Saint-Martin et le boulevard de Sébastopol, avancent rapidement. On termine en ce moment les deux bassins qui doivent le décorer, ainsi que la balustrade en pierre du Jura qui l'entoure. On va commencer la plantation des arbustes et des plantes d'ornement, et tout annonce que cette spacieuse promenade pourra être livrée au public avant la fin de cette campagne. A ce square et à ceux précédemment établis viendront s'ajouter ensuite celui de la place Laborde, dont les études sont achevées, et plusieurs autres dans différents quartiers, chacun des arrondissements du nouveau Paris devant être doté successivement d'une promenade nouvelle.

LES MISÈRES DE CATHERINE.

(Voyez le numéro précédent.)

Ce fut là un grand secours pour la mère et l'enfant, qui s'assoupirent bientôt dans cette douce atmosphère de tiédeur que le contraste surtout rendait plus sensible encore. Quand ils lui parurent bien endormis l'un et l'autre, Gates s'adressant au cocher :

— Cette dame va jusqu'à Londres, je présume, demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Vous lui offrirez, dès que je me serai éloigné, de prendre place dans l'intérieur. Il est impossible qu'elle passe, sans en mourir peut-être, la nuit sur l'impériale de la voiture. Je vais vous payer la différence du prix, et vous lui direz que plusieurs places restant en bas, vous ne lui demandez pour cela aucun supplément. Si elle veut résister, vous insisterez au nom de son enfant.

— C'est entendu, monsieur.

Une demi-heure après, la voiture s'arrêtait. Gates renouvela sa recommandation au cocher, et laissa son manteau sur les épaules de Catherine qui ne s'était point éveillée.

Les philosophes de l'école de Gates ne sont pas aussi égoïstes qu'ils pourraient passer pour être.

Le soir venu, le cocher insista, comme le lui avait prescrit Gates, pour que Catherine prit la place de l'intérieur. Il eut grand'peine à persuader la pauvre femme qu'il agissait de la sorte de bon cœur et dans l'intérêt de son enfant. Il eut besoin de bien plus d'éloquence encore pour la convaincre de garder le manteau que Gates avait volontairement oublié. En entrant dans la voiture, où Bilpoor, cuirassé dans de bonnes fourrures et sous des étre-dons de couvertures, ronflait admirablement, Catherine ne put s'empêcher de murmurer :

— Heureusement il y a de bonnes âmes encore en ce monde !

III.

A l'arrivée à Londres, Bilpoor glissa entre les doigts de Catherine une adresse où elle devait aller se loger. Quant à lui, il disparut sans avoir prononcé un mot.

Ce logement indiqué était une espèce de taudis dans la Cité. L'hôte, qui avait été prévenu de la venue de Catherine, annonça à la malheureuse femme que toutes ses dépenses et celles de son enfant avaient été payées à l'avance pour six semaines.

Catherine examina en frémissant ce réduit ignoble, et le grabat où elle devait attendre avec courage que Bilpoor réalisât la parole qu'il lui avait donnée, de la mettre à même de subvenir aux besoins de son pauvre enfant. Elle se résigna. Comme elle ne voulait rien tenir de la générosité de cet homme, il était impossible qu'elle fût servie plus complètement à souhait qu'elle ne l'était dans la misérable condition où il la mettait. Un moment Catherine eut la pensée d'interroger l'hôte sur les instructions que Bilpoor pouvait lui avoir données à son égard, mais sa fierté lui commanda de n'en rien faire. Un mot passerait peut-être pour une indiscretion et causerait la ruine de son enfant, ou pour une réclamation, et alors elle abdiquerait cette dignité qu'elle entendait conserver vis-à-vis de Bilpoor.

Je n'affirmerais pas que cette femme eût jamais été aimée comme elle avait cru l'être, mais à coup sûr elle avait aimé jusqu'au dévouement le plus sublime, l'homme qui l'avait jetée dans l'abjection.

Catherine Skelton, cette même Catherine aujourd'hui réduite en cette misérable situation, était la fille d'un riche négociant de Calcutta. Lors d'un voyage de retour dans l'Inde elle avait rencontré à bord Bilpoor, pauvre jeune homme s'en allant chercher honnêtement fortune au loin, intelligent, plein de bonne volonté, et ce que l'on n'aurait jamais soupçonné d'après ce que nous savons de lui jusqu'à présent, plein de poésie. Catherine s'éprit de William Bilpoor, et l'épousa contre la volonté de son père. Il ne lui coûtait pas de faire le bonheur d'un homme à qui il ne manquait, avait-elle cru, que l'affection d'une femme et l'argent nécessaire pour devenir un grand homme. M. Thomas Skelton avait autrement jugé Bilpoor. Le manque de fortune et le désir de mériter une femme aimée en eussent fait peut-être le contraire de ce que firent de lui la jouissance de l'argent et la conquête trop facile d'un amour qui lui ouvrit les bras. L'homme courageux au travail devint un lâche dissipateur, l'homme amoureux un bas libertin.

Catherine avait espéré de ramener son mari. M. Thomas Skelton n'y eut aucune confiance; il fit partir Bilpoor pour l'Angleterre comme un remède sur l'efficacité duquel il doutait cependant. Catherine ne put pas supporter cette séparation; mère depuis deux mois à peine, elle s'embarqua clandestinement avec son fils et arriva en Angleterre où elle trouva son mari noyé dans la débauche. Elle lui proposa de lui faire partager son courage à elle, se sentant assez forte pour prendre la moitié de sa misère à lui, et de se refaire une existence. Bilpoor feignit d'y consentir; mais, au lieu de cette moitié de courage que sa femme lui offrait de prendre, il lui prit la moitié des bijoux et de l'argent qu'elle

avait rapportés de la maison paternelle, et ne reparut plus que de loin en loin chez elle.

De ce jour, Catherine voua à cet homme un profond mépris, dont rien au monde ne pouvait plus adoucir l'amertume. Elle abdiqua ce nom odieux qu'elle avait été si amoureusement ambitieuse de porter; et sans se rendre compte de l'importance de son action, elle le retira à son fils. William Bilpoor ne fut plus désormais que William Skelton dans le petit cottage de Guernesey, où Catherine s'était retirée, perdue dans la solitude des arbres, et où elle éprouva une à une, dans une misère noblement portée, jusqu'à son dernier shilling. Elle avait écrit à son père, non afin de demander grâce, elle était trop fière pour cela, mais afin d'exposer franchement sa pauvreté, son délabrement, en réclamant des secours qui lui aidassent à faire vivre son enfant, à l'élever. Thomas Skelton, non moins fier que sa fille, et plus irrité qu'elle, n'avait pas même répondu. Catherine portait le poids de ses fautes, elle s'y était résignée. Ce ne fut que le lendemain du jour où son dernier penny avait disparu, qu'elle communiqua sa position, ou plutôt la position de son enfant à Bilpoor, lui demandant aide et assistance, mais sous condition qu'aucun lien ne les rapprocherait jamais, qu'aucune générosité n'interviendrait de lui à elle. Catherine demandait de lui trouver à Londres du travail, qu'elle ne pouvait trouver à Guernesey.

On sait le reste.

IV.

Ce que le lecteur ne sait pas encore, c'est l'empressement que Bilpoor avait mis à accueillir la démarche de Catherine. Il avait, il faut lui rendre cette justice, parfaitement oublié sa femme, autant que si elle n'avait jamais existé, encore mieux son fils; il ne se souvenait pas même d'avoir un fils. Il est vrai que Bilpoor n'avait pas vu Catherine dans les douleurs de l'enfantement. Qui n'a pas assisté à ce martyre d'une femme, ne sait pas aimer les enfants qu'elle nous donne. Pour Bilpoor l'existence de Catherine et du petit William, subitement révélée en quelque sorte, avait été comme un coup de fortune inattendue, inespérée. Afin de se bien rendre compte de cette circonstance, il faut connaître la conduite de Bilpoor à Londres.

Bilpoor avait fait tous les métiers qui pouvaient servir, ou à peu près, de manteau au désordre de sa vie. Il avait passé par toutes les infamies; il avait descendu un à un tous les échelons du vice; il avait endossé tous les costumes, pris tous les masques, grâce auxquels il avait dissimulé ses affiliations à des sociétés de faux monnayeurs, de contrefac-

teurs des billets de banque, d'escrocs, de filous de bas étage et de voleurs de haute main. Il avait subi toutes les fortunes et des misères de toutes les sortes; c'était un miracle qu'il eût échappé aux agents de la police et aux juges de la cour du roi, au voyage d'Australie ou au chanvre de la potence.

A l'époque où Gates l'avait connu chez le vieux Bailey, clerc rapé, gras, crasseux et rapiécé, Bilpoor subissait une de ces nombreuses métamorphoses qu'il avait déjà traversées. Il n'y était pas demeuré stationnaire. Que le vieux Bailey eût été ou non, comme l'avait défini Bilpoor, un triste et inhabile homme, il n'en est pas moins vrai qu'il ne l'avait quitté que lorsque l'occasion s'offrit de faire mieux ou autrement, en prenant comme couverture le titre d'avocat. C'était uniquement une manière de justifier ces toilettes excentriques, venant de Bond et Regent street, ainsi qu'il affectait d'en prévenir ses interlocuteurs.

Au moment où nous sommes, Bilpoor avait deux cordes à son arc: il consommait le produit d'une traite de mille livres sterling que le vieux Thomas Skelton, attendri, avait envoyé à sa fille et que Bilpoor avait naturellement encaissée. (Il faut dire que Catherine, tout en parlant de sa misère, avait eu l'orgueil de ne pas confesser l'état de dégradation où était tombé son mari.) En second lieu, Bilpoor était affilié à une société de voleurs de billets de banque qui paraissait faire d'autant mieux ses affaires qu'elle ne reculait devant aucun crime pour arriver à ses fins.

Nous ajouterons que, dans une lettre postérieure à l'envoi de la traite, le vieux Thomas Skelton, tout à fait vaincu, avait annoncé son prochain départ de Calcutta et son vif désir d'embrasser sa fille à qui il demandait pardon de la misère qu'elle avait supportée par sa faute. Cette lettre, par une singulière coïncidence, était arrivée en même temps que la démarche de Catherine auprès de son mari. C'avait été là pour Bilpoor un motif deux fois puissant de consentir au séjour de sa femme à Londres. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il en espérait.

Il n'avait laissé ignorer cette double circonstance ni à ses complices, ni à l'hôte chez qui il avait logé Catherine et son enfant. C'était à quoi ces deux pauvres êtres devaient sans doute l'espèce de considération relative dont ils furent entourés en ce misérable logis.

V.

Depuis quinze jours qu'elle était arrivée à Londres, Catherine n'avait aperçu son mari que deux fois. Ces entrevues avaient été, comme celle sur le quai d'embarquement à Guernesey, brèves, tout à fait

cérémonieuses, très dignes du côté de la femme, lâches du côté de Bilpoor qui s'était gardé, bien entendu, de parler de l'argent et du projet de voyage du vieux Thomas Skelton.

Quant aux promesses de travail qu'il lui avait faites, Catherine n'en voyant point venir la réalisation avait, à force de démarches et d'efforts, obtenu elle-même quelques grossières coutures qui l'avaient aidée à pouvoir atteindre au delà de six semaines que Bilpoor avait marquées pour terme à ses avances. Celui-ci avait bien offert de l'argent à Catherine, mais Catherine l'avait fièrement repoussé.

— Tant que je ne saurai pas, lui dit-elle, la source d'où vient votre fortune actuelle, jamais je ne m'avilirai jusqu'à recevoir un shilling de vous. Je vous ai demandé du travail pour faire vivre mon enfant, vous m'avez promis du travail, donnez-moi du travail. Le pain qui vient par là n'est jamais amer.

Bilpoor, lors de la seconde entrevue avec sa femme, avait exprimé timidement le désir d'emmenier son fils dont « c'était son devoir d'assurer le sort, » disait-il. Catherine, à ces mots, avait bondi comme une lionne, et entourant le petit William de ses bras, elle le serra contre son cœur à l'étouffer.

— Vous nous tuerez ensemble, si vous voulez, dit-elle; mais quant à me prendre mon William, oh! je vous en défie bien!

— Mon Dieu! calmez-vous, Catherine; je ne songe nullement à vous enlever votre enfant. Je vous faisais une proposition très naturelle; elle ne vous agréait pas, n'en parlons plus.

Quoi qu'eût dit son mari pour paraître la rassurer, Catherine avait été frappée de cette prétention de Bilpoor à avoir William. De sombres pressentiments l'assaillirent; il lui sembla qu'elle devait désormais doubler de précautions, de soins et de surveillance autour de ce petit être en qui se résumait toute sa vie.

Le plan de Bilpoor était bien arrêté. Il avait peu espéré qu'on lui céderait l'enfant de bonne grâce; aussi le refus essuyé, il lui restait à tenter d'enlever William à sa mère. Il voulait se servir de ce pauvre enfant comme d'un marchepied naturel à la fortune, en prévision de la prochaine arrivée de Thomas Skelton. Une fois en possession de l'enfant, il devait avertir Catherine de la présence de son père à Londres, et il était sûr ainsi que le vieux négociant, qui s'en venait apportant le pardon de sa fille, n'hésiterait pas à donner toutes les sommes que l'on demanderait pour la rançon du petit William. Bien entendu que Bilpoor devait, pour l'exécution de ce rapt, s'appuyer sur le concours de ses associés.

Tels étaient le calcul et les espérances qui l'avaient décidé à se montrer si facilement accessible aux dé-

marches que Catherine avait faites auprès de lui, du fond de sa retraite de Guernesey.

VI.

En sortant de chez Catherine, à sa dernière entrevue, Bilpoor avait donné à ses acolytes les instructions nécessaires pour l'enlèvement du petit William. On était alors presque à la veille du jour fixé pour l'arrivée de Thomas Skelton.

Un événement que nous allons raconter renversa la combinaison de Bilpoor, ou du moins en déranger la marche régulière et précipita le dénouement de ce drame.

Nous avons dit les sources impures où ce misérable puisait l'argent avec lequel il vivait si largement. Depuis quelques semaines, la bande Bilpoor avait exécuté avec un rare bonheur et une rare habileté une série de vols considérables, parmi lesquels plusieurs étaient d'une réelle importance. Le lendemain du jour où Bilpoor laissa Catherine dans de si mortelles inquiétudes, il avait de sa propre main enlevé, dans la maison Spencer, Gates et Cie, un gros portefeuille tout bourré de bank-notes. Sans pouvoir affirmer rien à cet égard, James Gates, ce même gentleman que nous avons rencontré au début de cette histoire à Guernesey, n'hésita pas à arrêter ses soupçons sur Bilpoor, qu'une visite dont il ne s'expliquait pas le but avait conduit dans ses bureaux. Arrêter Bilpoor sans preuve était chose grave; il fallut user de ruse. Gates s'adressa à un des agents les plus expérimentés et les plus courageux de la police de Londres, nommé Witchem, qui avait à cette époque une immense réputation d'habileté.

Bilpoor, si adroit coquin qu'il fût, n'était pas homme à lutter avec Witchem. Celui-ci, parfaitement déguisé, se fit présenter dans une maison de jeu que Bilpoor avait l'habitude de fréquenter. Witchem y venait pour jouer; il était riche, il perdit beaucoup, largement et assez sottement surtout pour que les joueurs se disputassent le privilège de faire sa partie. Au bout de quatre soirées, Witchem ne comptait que des amis dans cette réunion d'escrocs où, de ci de là, s'égarait quelque victime. Vers le milieu d'une séance, Witchem, avec un à-propos très habilement amené, confessa à un de ses nouveaux amis, à voix basse, mais de manière à être entendu de Bilpoor, qu'il connaissait un juif qui prenait à deux tiers de perte les bank-notes dont la mise en circulation était difficile ou dangereuse. Pendant que Witchem faisait à son voisin cette engageante confidence, un des joueurs achevait de compter un paquet de bank-notes, qu'il enferma soigneusement dans un portefeuille et plaça dans une

des poches des basques de son habit. Quelques minutes après, cet imprudent sortait de la maison de jeu. Sans y paraître, Witchem s'était mis sur ses talons, et Bilpoor, avec une apparente négligence, avait pris la piste de Witchem.

Ils n'avaient pas fait deux cents pas que Witchem, s'approchant du trop confiant possesseur du portefeuille, le lui enlevait avec une dextérité merveilleuse, puis s'égarait à travers deux ou trois rues désertes, pour entrer finalement dans une taverne borgne, au fond de laquelle il affecta de se dissimuler pour vérifier l'importance de la prise qu'il venait de faire. A ce moment, Witchem ce sentit frapper sur l'épaule, et il vit Bilpoor debout devant lui, le visage enluminé de joie et au coin de la lèvre un sourire de moquerie et de triomphe.

— Je pourrais vous dire : Part à deux, mon cher Trelawney (c'était le nom d'emprunt de Witchem), car j'ai tout vu et je vous ai pris la main dans le sac ; mais j'ai mieux que cela à faire.

Le faux Trelawney montra un embarras extrême, tenta la prière, protesta, que sais-je ! se troubla, s'accusa de cent vols pour paraître se disculper de celui-là, et finalement offrit à Bilpoor de partager.

— J'ai mieux que cela à faire, vous ai-je dit, reprit Bilpoor. Vous allez me mettre en rapport avec le juif dont vous parliez ce soir, ou je vous dénonce, et vous savez, mon cher, ce qui vous attend. Il n'y a pas à hésiter, vous êtes en mon pouvoir. Comment se nomme votre juif ?

— Il n'est pas en ville, répondit Witchem de plus en plus tremblant.

— On le peut voir, cependant ?

— Il ne fait pas d'affaires avec les personnes qu'il ne connaît point.

— Mais, présenté par vous, il accueillera mes propositions : j'ai des bank-notes à faire passer.

— Mais...

— Pas d'hésitation, ou j'appelle sur-le-champ un officier de police.

Witchem, finalement parut céder et promit que le lendemain, le juif en question viendrait à un rendez-vous, pris dans un petit cottage à deux milles de Londres sur la route d'Edmonton. A l'heure convenue, le lendemain, et sous prétexte de dîner se trouvèrent réunis audit cottage Witchem, Bilpoor et un de ses amis. Vers la fin du repas, le prétendu juif arriva et parut hésiter en apercevant une personne de plus qu'on ne lui avait annoncé.

Witchem s'empressa de le rassurer.

— C'est un ami, maître Samuel, lui dit-il. Asseyez-vous là sans crainte et acceptez ce verre de vin que vous offre M. Bilpoor.

— Vous êtes un juif anglais, à ce que je vois ? fit observer Bilpoor.

— Oui, monsieur... A votre santé !

— A la vôtre, maître Samuel... Voyons, reprit Bilpoor en posant son verre, vous savez ce dont il s'agit ?

— Oui, murmura Samuel, mais il faut que vous soyez raisonnable.

— Qu'est-ce que vous entendez par être raisonnable ! Je sais vos conditions habituelles, et je les accepte. Où est l'or que vous allez me donner en échange de mes bank-notes ?

— Si nous nous entendons, vous serez satisfait dans une demi-heure. Croyez-vous que je m'amuse à voyager avec des sacoches d'espèces ? Voyons les bank-notes, que je les vérifie et compte la somme.

Bilpoor tira de sa poche un portefeuille qu'il présenta à Samuel. Le juif épilucha les billets l'un après l'autre, les tourna, les retourna, les présenta au jour et constata leur excellente valeur. Puis il se prit à les compter lentement ralentissant à mesure qu'il voyait Bilpoor et son compagnon s'absorber davantage à suivre cette opération. Au nombre dix, et suivant ce qui avait été convenu entre lui et Witchem, Samuel lâcha le portefeuille et s'élança sur le complice de Bilpoor, pendant que Witchem saisissait celui-ci à la gorge. Les deux voleurs, bien garrotés, furent conduits en prison. Par les numéros des Lillies trouvés en la possession de Bilpoor, il fut aisément constaté qu'il était l'auteur du vol commis au préjudice de la maison Spencer, Gates et C^{ie}.

Ce fut une occasion pour James Gates de se rappeler malgré lui la malheureuse créature de Guernesey.

— Eh ! qui sait, se dit-il, si elle n'est pas la complice de Bilpoor ?

Gates ne regretta pas, cependant, le peu d'aide qu'il avait prêté à cette pauvre femme, et éloigna encore une fois ce souvenir.

VII.

Pendant que s'accomplissait cet événement, qui d'abord demeura secret, deux associés de Bilpoor, conformément aux indications qu'ils avaient reçues, étaient parvenus, non sans beaucoup de peines et de ruses, à attirer Catherine hors de la maison, et, de connivence avec l'hôte, ils avaient enlevé le petit William, qu'ils conduisirent à quelques milles de Londres, sous la garde d'une de leurs recéleuses ordinaires.

En rentrant chez elle, où elle ne retrouva plus son enfant, Catherine poussa un de ces cris lugubres et terribles comme il n'en peut sortir que des entrailles d'une mère, puis elle fit un pas pour s'élançer hors de la chambre ; mais sa tête s'était remplie tout à

coup de ténèbres, ses yeux s'étaient couverts d'un voile épais; ses membres s'agitèrent convulsivement, ses dents serrées lui coupèrent les lèvres; la malheureuse femme trembla sur ses pieds, vacilla, étendit les bras pour s'accrocher aux murailles dont ses ongles écorchèrent le plâtre, puis poussa un nouveau cri plus sombre, plus terrible que le premier, et tomba évanouie, le corps à moitié pendant sur son hideux grabat chaud encore de la petite place occupée un instant auparavant par son pauvre cher William.

Combien de temps Catherine demeura-t-elle en cette situation, elle ne sut pas le dire; mais quand elle se réveilla de son évanouissement, il faisait nuit noire autour d'elle. Elle crut avoir rêvé, elle promena ses mains sur sa couche: elle était vide. Catherine sentit ses joues et sa tête humides: c'était le sang qui coulait d'une blessure qu'elle s'était faite en tombant. Elle appela à voix basse d'abord son enfant, puis plus haut; elle tourna comme une lionne autour de cette chambre, qui semblait s'agrandir pour irriter son impatience; elle rampait à plat ventre, plongeant ses mains dans tous les coins où elle s'imaginait que William pouvait s'être caché. Sa voix devint peu à peu un grondement indéfini; elle n'appelait plus, elle rugissait. Bientôt cet orage accumulé dans son cœur et dans sa tête éclata, et ce fut une explosion formidable de cris, de sanglots, de paroles incohérentes, de grincements et de trépignements. Elle frappait la muraille avec ses poings, avec son front, cherchant sans la pouvoir retrouver l'issue de cette chambre, un tombeau désormais pour elle. Enfin la porte céda sous la pression de son corps; elle sortit et recommença, à travers les escaliers de cette misérable maison, sa gamme d'exclamations douloureuses, à laquelle répondirent les voix irritées des locataires. Puis l'hôte intervint, grondant, brutal, faisant la sourde oreille à des larmes, à des réclamations dont il savait si bien la source et la cause, et finalement il ouvrit la porte du logis à cette lionne rugissante, qui partit en courant à travers les rues, criant, hurlant, appelant encore et toujours son enfant.

Tant elle courut, la pauvre femme, et tant elle appela son cher William sur tous les tons de la douleur, de la rage, de la tendresse, qu'elle tomba épuisée au coin d'un carrefour et entre les mains des policemen. Le lendemain elle s'éveilla dans un lit d'hôpital, maintenant sans force, sans voix, sans larmes, car elle avait tout épuisé dans cette nuit terrible. Le premier regard qui filtra à travers ses paupières entr'ouvertes indiqua que l'intelligence aussi s'était épuisée dans sa tête et dans son cœur.

Les exécuteurs de l'œuvre infâme de Bilpoor ne s'étaient pas préoccupés de n'avoir pas revu le ban-

dit. Ils savaient qu'il avait coutume de s'absenter ou de se cacher, soit par calcul, pour déjouer les investigations et les soupçons de la police, soit même pour exécuter quelque coup. Ils ignoraient qu'il eût été arrêté. Ils l'apprirent en même temps que son évadion de la prison et sa fuite de Londres, au moment où il vint visiter quelques-uns de ses compagnons pour recueillir d'eux l'argent dont il avait besoin afin de gagner un port de mer et de s'embarquer sur le premier navire qui ferait voiles.

Bilpoor atteignit de la sorte Newcastle, toujours traqué d'étape en étape, mais échappant aux actives poursuites des limiers lancés sur ses traces. Dans tous les ports d'Angleterre les navires en partance furent l'objet d'une surveillance minutieuse. En même temps que Bilpoor, arriva à Newcastle un agent de police de Londres. Malheureusement ce n'était pas Witchem. Celui-ci avait pris une autre direction. Le même jour également, un navire américain démarré du quai tenait la rade déjà, en partance pour New-York, touchant au Havre. L'agent de police résolut d'aller visiter ce navire et de rester à bord jusqu'au moment du départ. Pour s'y faire conduire, il loua dans le port une embarcation armée de huit hommes. Il examina le bâtiment de la calle aux vergues, de l'étrave à l'étambot, et ne trouva pas trace de Bilpoor. Il se tint sur le pont pendant tout le temps que dura l'embarquement des dernier colis et des vivres complémentaires; il accompagna le navire sous voiles jusqu'en pleine mer et ne le quitta qu'un peu même après le pilote. Il s'était assuré que Bilpoor n'avait pas paru à bord. Ce ne fut qu'arrivé à terre qu'il s'aperçut que l'équipage de son embarcation était réduit à sept hommes; le huitième était resté sur le *Cleveland*, et celui-là était précisément Bilpoor. Il s'était déguisé en marin afin d'arriver plus sûrement à bord du navire, qu'il n'aurait peut-être pas pu rallier sans cette circonstance. Bilpoor était momentanément à l'abri des poursuites de la police et de la justice anglaises.

VIII.

Le calme le plus complet avait succédé chez Catherine aux explosions de son énergique douleur. Était-ce résignation? Était-ce certitude de retrouver son fils? Quoique son amour maternel lui eût commandé assez de courage et de réflexion pour chercher un rayon de lumière dans les ténèbres qui entouraient le crime dont elle était victime, il ne lui était pas permis de compter sur l'impossible. Catherine ne se faisait pas d'illusion à cet égard, mais elle espérait. Son cœur avait eu comme des inspirations, des lueurs, des révélations. Si bas

qu'elle dût descendre et quoi qu'elle dût tenter, il fallait que son fils fût rendu à son amour.

Quand elle s'arrêtait à l'idée qu'elle tiendrait de nouveau son cher William entre ses bras, que ses lèvres affamées de caresses sentiraient encore frémir les lèvres de son enfant, la fièvre s'emparait d'elle; c'étaient des frissonnements de joie, des regards illuminés, des tumultes dans son cœur qui rappelaient les égarements des jours précédents. Mais Catherine comprimait bien vite ces élans qui retardaient sa guérison; elle sentait que ce n'était pas en restant clouée à un lit d'hôpital qu'elle retrouverait son William; que pour le retrouver, pour pouvoir aller frapper à ces portes inconnues et mystérieuses où elle devait frapper, il lui fallait la liberté, et qu'elle n'obtiendrait la liberté qu'en paraissant guérie moralement et physiquement.

Par la volonté de son amour maternel, Catherine parvint à étouffer en apparence les ardeurs de sa tendresse. Au risque de paraître indifférente, elle se montra résignée. Cette résignation, dont quelques-uns lui firent peut-être un crime, ou prirent texte pour nier les grands et vifs sentiments de l'âme, était un admirable calcul. Le succès paya le sacrifice.

Après quatre jours de détention à l'hôpital, elle fut rendue à la liberté. Elle courut droit à son ancien logis; l'hôte était payé, il lui rendit loyalement son taudis et son grabat. Catherine fouilla de nouveau sa chambre de fond en comble; elle revit tout ce qui lui pouvait rappeler son cher petit enfant; elle baisa ses vêtements, l'appela à voix basse. Elle eut une crise de larmes. Encore une fois elle sentit que la douleur lui montait du cœur au cerveau, que sa tête allait peut-être faire explosion. Catherine retint ses larmes, étouffa ses sanglots, rejeta loin d'elle les hardes de son pauvre petit William, qui produisaient sur son cœur l'effet de la robe de Nessus.

— Non, murmura-t-elle en pressant son front entre ses mains, non, je ne veux plus devenir folle; j'ai besoin de ma raison, j'ai besoin de mes forces, de ma volonté; il faut que je retrouve mon enfant. Je ne reviendrai plus ici que je ne l'aie retrouvé.

Catherine sortit de la chambre; elle marcha sans s'arrêter tout le jour et jusqu'au soir, cherchant, furetant, regardant, examinant tous les enfants, les petits riches et les petits pauvres. Cent fois, mille fois, de loin, en voyant un enfant de l'âge apparent et de la taille de son fils, elle avait couru à lui, en disant: « C'est mon William! » — Elle savait qu'elle serait déçue dans son attente, car elle sentait bien que ce n'était pas là son William; mais il lui restait l'illusion, elle espérait que son cœur la tromperait. A l'entrée de la nuit, elle s'était assise sur

le seuil d'une porte, attendant quoi? Nous allons le dire.

Vers la fin de sa journée de courses, Catherine avait rencontré un homme qui, sous des dehors et avec des façons de gentleman l'avait accostée en lui disant:

— Madame Skelton, vous cherchez votre enfant?

Le cœur de Catherine avait bondi.

— Qui vous a dit cela? Vous savez donc que j'ai perdu mon enfant? Vous savez donc où il est? Qui êtes-vous?

— Qui je suis?... que vous importe, pourvu que je vous serve en ami. Je sais que vous cherchez votre enfant; je sais qui vous l'a pris. On vous le rendra quand vous voudrez.

— Tout de suite! — s'écria la pauvre mère en s'élançant déjà.

— Écoutez-moi d'abord, reprit l'homme en arrêtant Catherine par le bras. Armez-vous de courage pour entendre ce que je vais vous apprendre.

— Mon fils vit, n'est-ce pas? Il n'est pas malade? Il ne souffre pas?

— Votre fils est à merveille là où il est; mais Bilpoor a été arrêté.

— Mon fils vit! Il n'est pas malade! Je puis le revoir quand je voudrai. Voilà ce que vous me dites, et vous voulez que je m'inquiète qu'on ait ou non arrêté Bilpoor!

Catherine accompagna ces paroles d'un éclat de rire effrayant.

— Eh bien! continua l'homme, c'est la police de Londres qui a enlevé votre fils. On vous sait la femme de Bilpoor; on croit que Bilpoor, qui était parvenu à s'évader, est revenu à Londres, et on compte que pour ravoir votre enfant vous livrez votre mari; voilà le marché qu'on veut vous proposer.

— Oh! je l'accepte! s'écria Catherine. Bilpoor n'est plus mon mari, Bilpoor n'est plus le père de mon enfant. Bilpoor, c'est Bilpoor, et pour retrouver mon William, je suis prête à livrer Bilpoor!... Vous savez où il est; dites-le-moi, tout de suite, j'irai offrir le marché. Où et à qui faut-il que je m'adresse? Est-ce que vous avez pu croire que j'hésiterais entre Bilpoor et mon fils?...

— Tenez-vous ici; attendez l'heure où passera un watchman; demandez-lui de vous conduire à M. Witchem, l'officier de police; — vous vous rappellerez bien ce nom?

— Oui, oui, répondit Catherine qui buvait une à une les paroles de son interlocuteur, M. Witchem... Oh! soyez tranquille, je ne l'oublierai pas... Et je dirai à ce M. Witchem: Rendez-moi mon enfant, et je vais vous livrer ce Bilpoor que vous cherchez... n'est-ce pas cela?

— Exactement, et vous offrirez à M. Witchem de le conduire là où est Bilpoor, c'est-à-dire dans la maison n° 8 de Greek street, Soho. Là vous trouverez à qui parler. On vous introduira; Bilpoor sera pris, et on vous rendra votre enfant. Mais gardez-vous de dire à Witchem que vous savez que c'est lui qui a enlevé votre enfant. Naturellement, il le nierait d'abord, puis il vous arrêterait vous-même.

— Oh! je ferai tout ce que l'on voudra, pourvu que l'on me rende mon William.

L'homme s'éloigna, satisfait de n'avoir point été reconnu de Catherine. Celle-ci ne l'avait vu, d'ailleurs, qu'une fois en compagnie de Bilpoor de qui il était un des hideux associés. Le projet de cette bande de misérables était de venger sur Witchem l'arrestation de Bilpoor dont l'absence dérangeait toutes les affaires de l'association. Il avait paru naturel à ces gens-là de se servir de Catherine et de son enfant pour tendre à l'officier un piège où il ne pouvait manquer de tomber. Pour s'assurer la complicité involontaire de Catherine, ils s'étaient tenus au courant de sa sortie de l'hôpital, et ils n'avaient pas perdu la trace de ses pas pendant toute la journée.

Catherine attendait donc un watchman, avec toute l'impatience fiévreuse de son amour maternel.

Pendant que s'ourdissait ce complot infâme, un vieillard brisé par l'âge, par la fatigue, par des chagrins passés et par l'émotion du moment, sortait désespéré d'une maison de la Cité où il était allé demander M. et madame Bilpoor. On lui avait répondu que M. Bilpoor était absent depuis cinq jours, et que l'on ne connaissait pas de madame Bilpoor. En s'éloignant de cette maison, le vieillard se dirigea chez MM. Spencer, Gates et C^{ie}, sur qui il avait des lettres de crédit, espérant que ces messieurs pourraient éclaircir les terribles doutes qu'il avait à ce moment. Ce vieillard n'était autre que Thomas Skelton arrivé, quelques heures auparavant, de Calcutta.

A ces noms de Skelton et de Bilpoor, James Gates pâlit. Tout le drame dont il avait vu l'un des actes à Guernesey et auquel il venait de se trouver mêlé lui-même récemment, se représenta à sa mémoire. Il tendit les deux mains au vieillard accablé et lui raconta ce qu'il savait, sa rencontre avec sa fille, l'arrestation de Bilpoor et sa fuite. Ce qu'était devenue Catherine et quelle part elle pouvait avoir dans l'infâme conduite de Bilpoor, il l'ignorait. On avait remis d'abord au lendemain pour faire faire les démarches nécessaires. Puis se ravisant tout à coup, James Gates s'écria :

— Allons chez Witchem, monsieur Skelton ! Witchem est le plus habile homme de la police de Londres. C'est lui, d'ailleurs, qui a arrêté Bilpoor. Lui seul est capable de dénouer ce mystère.

Gates et le vieux Skelton se rendirent chez Witchem. Celui-ci venait de sortir pour affaire de service, accompagné d'une femme. On supposait qu'il s'agissait d'une nouvelle arrestation de Bilpoor revenu, disait-on, à Londres, après avoir débarqué du *Cleveland* au Havre.

IX.

Tout s'était passé, en effet, comme l'ami mystérieux de Catherine l'avait prévu. Witchem auprès de qui la pauvre femme avait été conduite, écouta la proposition de celle-ci de lui livrer Bilpoor dont on soupçonnait réellement le retour. Si vagues, si incohérents que fussent les renseignements donnés et les engagements pris par Catherine, Witchem avec ce courage et ce dévouement qui caractérisent les hommes de son métier, s'était mis en route. Catherine, toujours avec cette énergie de contrainte que soutenait son amour maternel, Catherine, conformément aux recommandations qu'on lui avait faites, s'était abstenue de parler de son enfant à Witchem.

Ils arrivèrent au n° 8 de Greek street, et entrèrent dans une sombre et humide allée. Une main saisit celle de Witchem et le conduisit à tâtons vers l'escalier.

— Avez-vous eu la précaution de vous faire escorter, M. Witchem? demanda une voix.

— Oui, certes. J'ai dix hommes avec moi ici ou dans la rue.

— A la bonne heure. Et à part lui, celui qui avait posé la question se dit : « Il n'en a évidemment que deux ou trois. »

On monta une dizaine de marches. Witchem entra dans une pièce basse avec les deux hommes qui le suivaient, Catherine au moment où elle allait pénétrer dans la pièce fut arrêtée par deux bras invisibles qui l'emportèrent dans les ténèbres. La porte se ferma brusquement.

Le jour se fit alors dans son esprit, rapidement comme un jet d'éclair, lorsqu'elle entendit, dominant ses cris qu'une main qu'elle mordit convulsivement essayait d'étouffer, les trépignements d'une lutte dans cette pièce dont on l'avait empêchée de franchir le seuil. La lutte n'avait pas été longue; elle avait cessé avec le sourd retentissement de trois corps tombant sur le sol et de gémissements qui ressemblaient au bruit d'un râle. Catherine avait haché si fort de ses dents la main qui comprimait ses lèvres que son bourreau l'avait lâchée en poussant un horrible juron. Glacée de terreur, devinant le crime dont elle venait d'être la complice involontaire, éperdue, elle s'enfuit en courant; elle trouva instinctivement l'escalier par où elle était montée, roula du

haut en bas plutôt qu'elle ne descendit; elle alla droit à la porte de la rue, l'ouvrit, et, sans avoir la conscience de son action, elle sortit. Une fois dehors, les cheveux en désordre, les vêtements au vent, elle courut toujours devant elle, ne sachant où elle allait. Catherine arriva ainsi, jusqu'au bord de la Tamise. La vue de l'eau au lieu de l'arrêter, lui donna une sorte de vertige, elle se jeta dans le fleuve.

Il était onze heures du soir; le froid était intense; les glaçons flottaient sur la Tamise. Au bruit que fit le corps de la malheureuse femme en tombant dans le fleuve et aux cris instinctifs qu'elle avait poussés, deux hommes qui traversaient un pont s'arrêtèrent et regardèrent. Ils virent un être humain qui se débattait contre les flots, s'accrochant aux glaçons, prêt à sombrer dans cette lutte suprême. Ces deux hommes sans se consulter, par un élan naturel, se jetèrent dans le fleuve au secours de la malheureuse Catherine et la ramenèrent à la rive. Un poste de police voisin reçut la victime et ses deux sauveurs. L'un de ceux-ci, dès que la lumière d'un fanal eut donné sur le visage de la pauvre femme, voulut se retirer. Mais Catherine, qui n'avait pas entièrement perdu connaissance, rouvrit les yeux, et s'étant dressée sur son séant, elle dit d'une voix terrible, en désignant du doigt ce sauveur par trop modeste :

— Bilpoor! c'est Bilpoor! Rends-moi mon enfant, misérable!...

Il n'était plus temps pour celui-ci de s'esquiver. Puis se retournant, Catherine aperçut son second sauveur. Elle eût pâli s'il lui eût été possible de pâlir encore à ce moment. Son visage se décomposa; lentement ses traits se contractèrent; ses bras se tordirent, et elle tomba à la renverse en murmurant :

— Mon père! demandez-lui mon enfant!

C'était, en effet, Thomas Skelton. Le vieillard, livide, presque un cadavre déjà lui-même, pressa contre son cœur le cadavre de sa fille, qu'il n'eût pas, certes, reconnue dans ce désordre de tout son être. Cette jeune femme de vingt-huit ans en avait soixante à cette heure! Son visage ridé, ses chairs pantelantes, ses cheveux blanchis accusaient la vieillesse. Puis, par un de ces jeux étranges de la nature et dont la mort accomplit le miracle quelquefois, vint un instant où se produisit une transformation sur ce visage. La jeunesse et la beauté y apparurent comme autrefois; ce fut une lueur fugitive qui permit au père de reconnaître sa fille.

Quinze jours après, Thomas Skelton repartait pour Calcutta, ramenant le corps de Catherine et son petit-fils William, en habit de grand deuil.

— Tiens! c'est le monsieur à la longue-vue! s'écria William, en courant vers James Gates, qui était venu faire escorte à bord au vieillard et à l'enfant.

Xavier EYMA.

LA DENT DE LAIT.

I.

— Où diable allons-nous donc par là? demandai-je à M. Benoît, qui venait de quitter tout à coup la grande route pour s'engager dans l'un des chemins les plus verdoyants de la côte normande.

— Allons toujours et vous verrez! se contenta-t-il de répondre en activant davantage encore du fouet son alerte jument grise.

Je ne connaissais M. Benoît que depuis quelques jours à peine; nous nous étions rencontrés au Havre chez des amis communs. Dès le premier abord, il m'avait plu par son air de franchise et de joyeuseté toute gauloise. Probablement j'avais produit sur sa facile nature une impression à peu près semblable, car dès la semaine suivante, sans trop nous connaître encore, nous étions déjà de grands amis.

Aussi ce matin-là, lorsqu'il était venu me réveiller en me disant: « Je vous emmène à la campagne! » c'était avec une aveugle confiance que j'avais pris place à côté de lui dans sa petite carriole provinciale; aussi, lorsque plus tard, et sans vouloir s'expliquer davantage, il avait pris le grand trot par le chemin de traverse, cette fois encore je m'étais laissé faire, et, comme lui, j'avais répété joyeusement: « Allons toujours! »

Explique qui voudra certaines sympathies, certains pressentiments. J'avais la conviction que la journée serait bonne, et j'aurais suivi mon cher inconnu, quand bien même il eût dû me conduire en enfer.

Mais la route que nous suivions sembla être bientôt le chemin du paradis. Figurez-vous un terrain élastique et doux, moitié sable d'or, moitié gazon qu'étoilent mille sauvages fleurettes... De chaque côté, une grande berge verte... Sur cette berge, de grands arbres qui se réunissent au-dessus du chemin, comme pour lui former un dôme de verdure...

Dans l'intervalle qui sépare chacun de ces arbres, grâce à notre position élevée dans la carriole, l'œil plonge dans de plantureuses fermes normandes, dans de vertes cours plantées de pommiers, dans de frais pâturages, dans de riches cultures de toutes sortes; parfois même, lorsque le terrain descend

rapidement jusqu'à quelque pittoresque échancrure de la falaise, nous apercevons la mer qui resplendit aux rayons du soleil levant.

En effet, c'est le matin, une matinée de printemps, un matin d'avril; dans toute la nature, il y a comme un double réveil; réveil après la nuit, réveil après l'hiver. Dans les haies, l'aubépine est en fleur et l'oiseau chante. Dans l'herbe, la pâquerette s'entr'ouvre, et le scarabée brille ainsi qu'une fleur vivante. Il neige des pétales blancs sous tous les pommiers; il flotte des rideaux de guillerette couleur à toutes les fenêtres ouvertes. Bêtes et gens, insectes ou volatiles, tout le monde est dehors déjà, tout le monde butine ou travaille. Les grands bœufs roux achèvent de déjeuner, et le trèfle pendant aux mâchoires, s'arrêtent au bord du chemin pour nous regarder passer. Un peu plus loin, les bonnes grosses vaches brunes prêtent docilement leurs mamelles à la trayeuse accroupie dans l'herbe. Plus loin encore, ce sont des brebis immobiles au-dessus de leurs agneaux agenouillés, tandis que bœufs et moutons broutent diversement alentour. Et ce ne sont pas là les seuls animaux domestiques qui égayaient le paysage. Ne voyez-vous pas ici les folâtres caracolades des chevaux et des poulains, ivres de liberté? Là, les bruyants ébats de l'âne, qui se roule sur le dos, les quatre fers en l'air?... Ne retrouvez-vous pas partout la comédie du coq sultan au milieu de son harem emplumé?... N'entendez-vous pas de tous côtés la monotone fanfare des canetons barbotant dans la mare stagnante ou dans le ruisseau qui bruit à travers les wergis-meinert et les pervenches?...

La carriole cependant courait toujours, saluée en haut des berges par tous les bonnets de coton amis, saluée sur la route par tous les paysans rencontrés la fourche ou la faux sur l'épaule, voire même par toutes les villageoises, plus ou moins coquettement attifées, qui se hâtaient en babillant vers le marché du Havre, celles-ci à pied, celles-là dans des voitures, sur des chevaux ou sur des ânes. C'était charmant! Tout était efflorescence et joie; tout était chanson et soleil.

— Nous sommes sauvés! s'écria tout à coup M. Benoit en arrêtant sa carriole devant une ravissante villa normande, presque un château, ma foi! qui s'élevait pittoresquement au sommet de la falaise, et des fenêtres duquel on devait avoir la plus magnifique vue qui se puisse imaginer, moitié sur la campagne que je viens de décrire, moitié sur la mer.

— Ah çà! demandai-je en descendant à mon tour, chez qui sommes-nous?

— Chez un de mes bons amis, chez Blanchet! Entrez sans crainte, entrez... C'est ici la maison du bon Dieu!

Cette fois encore je ne me fis pas prier.

A peine avions-nous fait quelques pas dans le jardin, que l'heureux propriétaire de ce séjour courut à notre rencontre, en sautant par-dessus les plates-bandes afin d'arriver plus vite.

C'était encore là une de ces bonnes et loyales physionomies qu'on aime dès le premier coup d'œil. Il présentait néanmoins avec Benoît un contraste frappant. Celui-ci était grand, maigre, efflanqué, dégingandé; son visage était sarcastique; ses cheveux, qui commençaient à grisonner, jadis avaient été noirs. Blanchet, tout au contraire, était blond, toujours blond; un beau gros blond, aux yeux bleus, au teint délicat et coloré, l'expression hospitalière et joviale; le véritable type pur sang du gentleman campagnard de Normandie.

— Et M. le marié? avait-il demandé tout d'abord avec un joyeux empressement.

— Il viendra de son côté un peu plus tard... Quelques dernières emplettes pour la fête d'aujourd'hui, répliqua Benoît, qui, détournant tout aussitôt l'entretien et me montrant à Blanchet, nous présenta l'un à l'autre.

Puis, lorsque la connaissance fut faite, s'adressant à son tour à Blanchet :

— Où donc est ta fille? lui demanda-t-il.

— Eh! parbleu, s'écria tout à coup celui-ci, la voilà!

Naturellement notre regard suivit la direction du sien, et j'aperçus alors la plus délicieuse apparition qui se puisse rencontrer, même en rêve... Une jeune fille de dix-sept ans tout au plus, blonde, rose, fraîche, mignonne, légère, gracieuse... une vignette anglaise, une création angélique, une fée!...

Et cependant, aucun prestige de toilette n'ajoutait au charme tout imprévu qu'elle répandait autour d'elle. Nous la surprinions, pour ainsi dire, au sortir de sa virginale couchette. A peine avait-elle enveloppé son joli corps impatient dans un simple peignoir d'indienne; des pantoufles sans quartier (Cendrillon ne les eût pas chaussées peut-être!...) laissaient presque libre son petit pied rose et nu. Sur son épaule, sans cesse en mouvement, bondissait sa luxurieuse chevelure frisottante. Je me trompe cependant, elle avait une parure... toutes les fleurs qu'elle avait cueillies depuis son réveil, et dont elle faillit laisser tomber l'odorante brassée lorsqu'elle nous aperçut tout à coup au détour d'un buisson de lilas, avec les dépouilles duquel elle venait de se faire une couronne où perlait encore la rosée.

— Malheureuse enfant! lui cria le bonhomme Blanchet, oses-tu bien te montrer ainsi, un jour comme aujourd'hui, le jour de ton mariage avec...

— Pardon, père! interrompit la folle enfant (et il n'y avait pas dans tout le jardin une seule rose

pourpre qui eût pu rivaliser avec l'adorable rougeur de son front). Pardon, père ! je vais bien vite mettre ma robe blanche, et je reviens.

Puis, laissant derrière elle comme une traînée de parfum, comme une traînée de lumière, elle s'enfuit.

Le bonhomme Blanchet, cependant, voulut excuser sa fille.

— Tais-toi ! se récria Benoît, nous lui devons des remerciements, au contraire, de s'être montrée sans toilette, et, pour ma part, elle m'a rajeuni de vingt ans. C'est le résumé vivant de toutes les joies de ce beau jour ; c'est une vraie matinée d'avril que ta fille !

L'heureux père ne répondit que par un sourire d'orgueil, et nous conduisit à la maison sous prétexte de madère et de cigarres.

— Ainsi donc, dis-je à Benoît qui marchait à mes côtés, nous sommes de noce ?...

— Et la noce sera joyeuse, je vous l'assure.

— Je le crois sans peine, si c'est cette adorable enfant qu'on marie.

— C'est elle-même !

— Et qui épouse-t-elle ?

— Quant à ça, vous le verrez plus tard.

— Soit ! mais je serai difficile, je vous en prévient, car il faut un fier mari, pour mériter un tel trésor.

— Il en est digne, soyez tranquille !

— C'est donc un mariage d'inclination !

— Tout ce qu'il y a de plus d'inclination.

— Ah ! tant mieux !... Mais, dites-moi, y a-t-il longtemps qu'ils s'aiment ?

— Très longtemps, quinze ans, pour le moins.

— Quinze ans ! mais...

— Vous ne croyez donc point aux amours d'enfant ?

— J'ai lu Paul et Virginie, cependant...

— Voulez-vous que je vous en raconte un chapitre oublié ?... qui ne vaudra pas les autres, sans aucun doute... mais enfin, en attendant le déjeuner ?...

— Je suis tout oreilles.

Et, Blanchet nous ayant quittés pour un moment, nous bûmes un verre de madère, les cigares furent allumés, et Benoît commença :

II.

Tel que vous me voyez, mon cher monsieur, j'ai un fils. Vous faire trop au long son éloge, ce serait abuser de ma paternité. Contentez-vous donc de savoir que, dans son enfance, ce fut un charmant petit garçon.

A cette époque-là, je n'étais pas riche encore, mais je travaillais rudement à le devenir. J'habitais donc un des quartiers marchands du Havre, et mon cher baby, mon petit Benjamin n'avait pas pour s'ébattre les vertes prairies et les grands horizons que ne manqueraient pas d'avoir aujourd'hui ses petits frères, s'il plaisait au ciel de lui en donner.

Jules Benoît n'en était pas moins gai pour cela. Tout le jour il courait dans les grands corridors, dans les grands magasins, parmi les balles de coton. Il avait de nombreux amis, il avait surtout une amie.

C'était la fille d'un de mes vieux camarades ; nous demeurions porte à porte. Nos enfants, tout naturellement, grandirent ensemble. Lorsque sa Valentine commença à marcher, Jules était un gaillard déjà solide sur ses jambes ; ce fut lui qui soutint, qui guida, qui protégea sa chère petite voisine. Premières émotions, premiers jeux, premières larmes, premiers sourires, tout leur fut commun. Sans cesse ils étaient ensemble ; entendait-on les cris joyeux de Valentine, on entendait aussitôt l'allègre fanfare de son petit compagnon. Le soir des beaux jours, sur la grève, voyait-on courir la noire chevelure de Jules, on pouvait être certain qu'allaient flotter tout aussitôt sur la même ligne les longues boucles blondes de Valentine.

Vous parliez tout à l'heure de Paul et Virginie, monsieur : tout le monde, au Havre, leur donnait ces noms ; et, comme la statue de Bernardin de Saint-Pierre, notre illustre compatriote, s'élève sur le port et qu'à ses pieds l'artiste a placé les deux héros enfantins de l'inimitable livre, bien souvent, lorsque nous passions avec les deux enfants par là, les regards se portaient alternativement de nos deux amours de bambins aux deux amours de bronze, comme afin d'établir entre eux quatre une vague et poétique fraternité. Souvent même nous avons entendu des gens du peuple qui disaient, en se montrant Paul et Virginie : « Voilà Jules et Valentine ! »

Tout le monde effectivement les connaissait, les admirait, les aimait. Je suis bien forcé de vous le dire, que diable ! Ils étaient charmants de toutes les façons : charmants de physionomie, charmants d'allures, charmants de babil. C'étaient deux de ces adorables chérubins, deux de ces diabolins mignons comme sait si spirituellement les crayonner notre vieil ami Jules David.

Quelques années cependant s'étaient écoulées. Valentine avait six ans, Jules huit. Mademoiselle était un tantinet coquette déjà ; monsieur commençait à devenir galant. Ne souriez pas, monsieur !... Quelque innocentes, quelque pures, quelque angéliques que fussent leurs tendresses, déjà cependant c'était de l'amour.

Sur ces entrefaites, un mariage eut lieu dans nos environs. Jules se trouvait présent, lorsque le prétendu présenta la corbeille à sa fiancée.

— Tiens ! fit l'enfant, quand on aime une demoiselle et qu'on veut devenir son mari, on lui fait donc des cadeaux ?

— C'est l'usage, eut la complaisance de répondre quelqu'un.

— Ah ! dit Jules avec de grands yeux.

— Gamin ! interrompis-je tout à coup.

Et, avec deux petites tapes d'amitié, je le renvoyai à l'autre extrémité du salon.

Jules y demeura tout rêveur.

Valentine était non loin de là. Tout en réfléchissant, il la regardait en dessous.

A cette même époque, Valentine avait une superbe poupée, qu'on nommait miss Rosalie.

Miss Rosalie était pourvue d'une garde-robe complète ; il lui manquait cependant un chapeau.

Ce chapeau, Valentine l'avait vainement demandé à sa mère ; aussi le désirait-elle ardemment.

La veille encore, elle avait dit à Jules :

— Je suis bien malheureuse, va ! maman ne veut pas me donner un chapeau pour miss Rosalie. Ah ! je n'aurai plus de sourires tant que je n'aurai pas ce chapeau !

Et en disant cela, il y avait des larmes dans ses yeux bleus ; dans toute sa physionomie de rose-pompon, dans tout son petit corps de lutin, il y avait un désespoir, une impatience, une convoitise !...

C'est à tout cela que rêvait Jules, à l'autre extrémité du salon. Soudain il se frappa le front comme illuminé d'une inspiration triomphante, et disparut en courant.

Dans le voisinage se trouvait une marchande de modes qui précisément fournissait nos deux dames.

Jules entra hardiment chez la modiste, et lui dit :

— Mademoiselle, faites-vous aussi des chapeaux de poupée ?

— Sans doute, mon petit ami, répondit la marchande de modes, d'abord quelque peu surprise.

— Ah ! fit Jules. Et combien prenez-vous pour faire un de ces chapeaux-là ?

— Ça dépend du chapeau, mon ami.

— Ah ! je veux tout ce qu'il y a de plus joli, tout ce qu'il y a de plus riche et de plus à la mode ! Quel sera le prix ?

— Pour tout le monde ce serait cinq francs, répliqua la modiste, qui s'amusait évidemment des petits airs d'importance de sa nouvelle pratique ; mais pour vous, monsieur Jules, ce ne sera que cinquante sous.

— Cinquante sous ?...

— Oui.

— Eh bien ! attendez-moi... Je vais revenir.

A ces mots, l'enfant fit un grand salut, sortit de la boutique, et, rentrant à la maison, monta sans débrider jusqu'à sa chambre.

La tirelire était là.

Pour aller plus vite, Jules la cassa.

Malheur ! trois fois malheur !... Elle ne contenait que trente-quatre sous.

Le bambin demeura atterré.

Un instant après nonobstant tout, il reprit à deux mains son courage, et retourna chez la modiste.

— Mademoiselle, fit-il d'un air tout penaud, pouvez-vous me faire le beau chapeau pour trente-quatre sous ?... Je n'ai pas davantage...

Et le regard qui faisait une prière de cette question eût attendri des tigres.

Mais la marchande prenait goût à la plaisanterie, et voulut se donner au moins le plaisir d'un peu de résistance.

— Impossible ! répondit-elle avec le plus grand sérieux du monde ; je t'ai déjà fait un rabais de cinquante pour cent, davantage m'est impossible.

— Ainsi donc, c'est cinquante sous ?

— Pas un sou de moins.

— Ah !...

Et le pauvre Jules s'en allait le cœur bien gros.

Mais voilà que tout à coup il s'arrête ; sa lèvre sourit, son œil brille. Une idée soudaine vient de jaillir de son esprit enfantin. C'est cela... c'est bien cela... c'est possible !... exprima sa physionomie réveillée. En même temps il se retourne sur lui-même et revint majestueusement vers le comptoir :

— Mademoiselle, quel jour ce chapeau pourrait-il être prêt ?

— Dimanche prochain.

— Eh bien ! mettez-vous à l'ouvrage, et faites en sorte que ce soit superbe ! Dimanché matin, je vous apporterai vos cinquante sous.

Et, plus fier que Louis XIV commandant Versailles, il se retira définitivement.

On était au mercredi. Les deux jours suivants, mon fils tourna tout à l'entour de moi comme ayant à me demander quelque chose et n'osant pas encore.

Gardez-vous bien de croire qu'il s'agit de la simple carotte des seize sous qui lui manquaient. Sans aucun doute je les lui eusse donnés s'il m'en avait fait la demande, mais M. Jules ne le comprenait pas ainsi. Il rêvait un cadeau qui vint de lui seul, qui, par lui seul, se trouvât réalisé, fût-ce même au prix d'un sacrifice, d'une douleur !

Or, voici ce qu'avait imaginé mon pauvre gamin. Chaque fois qu'une de ses dents de lait commençait à remuer, je lui donnais vingt sous pour qu'il se la laissât arracher. Notons, en passant, que les

secondes dents ne poussent jamais bien qu'à la condition que les premières sont enlevées assez à temps pour ne pas entraver leur croissance, et que la prime en question existait depuis un temps immémorial dans la famille Benoit. On en retrouverait des preuves au besoin dans ses archives.

Plusieurs fois déjà ce petit drame dentaire s'était joué entre mon fils et moi. Il nous fallait à tous les deux pour le moins autant de courage. Pour ma part j'étais parvenu à en avoir. Malgré la prime en question, Jules ne s'était jamais exécuté qu'après de folles terreurs.

Le samedi soir je fus donc fort étonné de le voir venir à moi tout à coup, et me dire :

— Père, j'ai une dent qui remue ; il faut me l'arracher tout de suite.

Je voulus constater l'urgence. Ce fut à peine si la dent qu'on m'indiquait vacillait sous mon doigt.

— Rien ne presse, dis-je ; attendons !

— Non pas, se récria vivement l'enfant d'un air de plus en plus résolu, non pas ; je me sens brave, ce soir ! Plus tard j'aurais peur. La dent remue, père, je te le jure ; elle remue beaucoup. Allons ! je t'en prie... allons ! vite... allons donc !...

Il était à cheval sur mon genou. Il me suppliait, il me câlinait ; il prenait la main du bourreau, pauvre petit bonhomme ! et me la fourrait lui-même entre ses deux petites mâchoires roses. Bref, il fit tant, monsieur, que je finis par céder.

La dent fut arrachée.

Le patient n'avait pas eu un seul instant d'hésitation, il ne jeta pas un cri.

Seulement il y eut sur son visage devenu pâle, une rapide contraction de douleur,* et je crus l'entendre murmurer tout bas :

— C'est pour Valentine !

— Que dis-tu donc là ? lui demandai-je étonné.

— Rien, père... rien... Mes vingt sous, s'il te plaît...

Et l'héroïque bambin me tendait la main.

Eh ! comme je l'eusse embrassé de bon cœur, monsieur, si j'avais pu me douter alors de son secret !...

Mais, non ! Il me devait être communiqué plus tard après une visite de madame Benoit chez sa modiste. Et ce fut sans la moindre émotion que, le lendemain, nous admirâmes le magnifique chapeau de miss Rosalie.

Valentine, cependant, était rayonnante de reconnaissance et de joie.

Et Jules donc... comme il était heureux, comme il était fier !...

Le bonheur de sa petite amie n'était-il pas son ouvrage ? Ne l'avait-il pas payé de son sang ?

Nierez-vous que ces deux enfants-là fussent destinés l'un à l'autre, monsieur ? Direz-vous que ce n'était pas déjà de l'amour ?

III.

Et le bonhomme Benoit, s'arrêtant enfin, leva tout à coup vers moi ses yeux humides, et parut attendre ma réponse.

— La fin de l'histoire?... fis-je impitoyablement, nous conclurons après.

Pour toute réponse Benoit me fit signe de le suivre dans la pièce voisine, et, d'un air malicieux, découvrit la corbeille de mariage de mademoiselle Blanchet.

Au-dessus des riches présents du fiancé, se trouvait un écrin.

— Ouvrez vous-même, me dit Benoit.

L'écrin contenait un chapeau de poupée, puis une bague dont le chaton semblait d'abord une petite opale un peu mate.

— C'est la dent de lait, ricana Benoit... C'est le superbe chapeau de miss Rosalie.

Puis me montrant du coin de l'œil mademoiselle Blanchet qui, précisément, arrivait non moins ravissante dans sa toilette de mariée que dans son gracieux déshabillé matinal,

— Voici Valentine, ajouta-t-il.

Puis enfin, me prenant la tête dans ses deux mains pour me retourner vers la fenêtre, et me faire apercevoir un certain aspirant de marine qui accourait à travers le parterre.

— Voici mon fils, conclut-il, voilà Jules !

— Benoit, dis-je à mon tour, vous aviez raison ! C'est un talisman précieux que cette dent de lait... elle doit leur porter bonheur !

Charles DESLYS.

BLUETTES ET BOUTADES.

Les amis pleins de dévouement quand nous n'avons besoin de rien rappellent les sapins qui nous offrent de l'ombre en hiver.

**

Celui qui fait l'éloge de nos ennemis diminue rarement notre malveillance pour eux, souvent notre bienveillance pour lui.

J. PETIT-SENN.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.